

Paysages du Middle West

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

Volume 6, numéro 3, août 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036459ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036459ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1970). Paysages du Middle West. *Études françaises*, 6(3), 355–363.

<https://doi.org/10.7202/036459ar>

PAYSAGES DU MIDDLE WEST

Depuis je ne sais combien de temps le train filait sur les prairies de l'Illinois qu'on appelle les *rolling prairies*, à cause de leurs ondulations et de leur croupe flottante comme la crinière d'une cavale au galop. Il fallait une journée entière pour atteindre Omaha, la plus grande ville de l'Ouest vierge, et qui ne se trouve encore qu'au tiers du chemin entre Montréal et San Francisco. Ah ! vous ne connaissez pas la longueur mortelle d'un pareil trajet ! Tant que les prairies s'étalent sous le regard, se balançant, ondoyant, envoyant mille senteurs qui arrivent à l'odorat comme des frissons parfumés, on se sent encore vivre et

l'on se pénètre de cette grasse et savoureuse nature, on aspire largement et avec transport la fraîcheur odorante de l'espace ; mais bientôt l'ennui arrive d'un pas rapide, et la monotonie du spectacle augmentant d'heure en heure, l'imagination sent peser sur elle comme un poids impossible à rejeter, les nerfs se fatiguent ou s'irritent, le regard se fixe avec colère sur ces champs qui se déroulent avec la même fécondité inflexible, et l'on ne tarde pas à éprouver un besoin fiévreux, impatient, brûlant, d'en finir. Que sera-ce donc lorsqu'on quittera les prairies pour les plaines, pour le grand désert américain qui a quatre cents lieues de largeur et qu'il faut traverser tout entier avant d'arriver à la Californie, cette oasis du Pacifique, cette perle humide qui jette au ciel mille rayons et qui en reçoit des splendeurs qui font rêver à l'Éden... à cet Éden perdu par notre premier père, mais dont on retrouve toujours quelques morceaux, pour peu qu'on les cherche ?

Quatre cents lieues de désert lorsqu'on a déjà le désert en soi, lorsqu'à la solitude infinie de la nature s'ajoute la solitude mortelle du cœur ! Trois jours et trois nuits au milieu d'une désolation dans laquelle on avance sans cesse et qui sans cesse s'agrandit devant soi ! Toujours, toujours la même étendue jaune, la même mer de sable endormie, les mêmes petites taches d'herbe sèche, roide, dévorée par le soleil, semblables à ces flocons d'écume salie qui flottent après l'orage sur la mer calmée ; on regarde, on regarde encore ; en vain l'on voudrait fermer les yeux, on est pris par le vertige de l'espace, et, même lorsque la nuit a descendu ses longs voiles du haut du ciel muet, il plane encore sur ces plaines sans bornes une sorte de clarté dure, semblable aux lueurs qui sortent des sépulcres, et l'oeil continue d'en interroger encore les mornes profondeurs.

Aucun écho ne retentit jamais dans ces sourdes étendues livrées à l'éternel sommeil ; le sifflet de la locomotive ne rend qu'un son mât, aussitôt disparu que jeté dans l'air, et le bruit furieux du train roule sur un sol muet qui le reçoit sans y répondre. L'antilope frappe en vain de son pied léger, dans sa course gracieuse et rapide, cette terre

inanimée, il ne fait que soulever un peu de poussière qui se confond aussitôt avec les souffles éphémères que sa course seule agite. Le chien de prairie, semblable à l'écureuil, debout sur sa petite meule de sable, dont le relief parsème seul l'aride et interminable plaine, regarde d'un œil qui n'est plus stupéfait cette tempête de bruit et de feu qui nous emporte ; lui aussi participe à l'immobilité de la nature où il a cherché un asile ; un vent affaibli fait seul parfois rouler un petit tourbillon de sable autour du trou qu'il habite, mais ce tourbillon ne dure qu'un instant et il s'affaisse comme une fumée qu'absorbe la flamme. D'autres fois, c'est un marais isolé qui se trouve dans ce désert on ne sait par quel oubli ou quel caprice de la nature ; la vue, même de cette eau croupissante, soulage déjà le regard et l'on peut voir de temps à autre quelque héron solitaire s'élever avec effort des bords de ce marais où depuis de longues heures il restait pensif ; son vol lourd et mesuré agite pendant quelques minutes l'accablante tranquillité de l'espace ; puis, bientôt il a disparu, on n'entend plus le battement prolongé de ses longues ailes et l'œil ne voit dans l'étendue béante qu'un point noir qui disparaît, disparaît, s'efface et s'abîme enfin dans le néant qui l'engloutit ; et au milieu de ce silence immense, de ce désert vide d'où les trois règnes de la nature semblent s'être enfuis, la pensée, qui ne sait pas où se prendre, retombe sur elle-même comme accablée de son propre poids.

Oh ! les longues heures, les longs jours et les longues et interminables soirées que j'ai passés sur la plate-forme des cars, incapable d'occuper mon esprit à quoi que ce fût, incapable de sommeiller, seul, seul, toujours, toujours seul ! Quand je gagnais mon lit, je n'y pouvais rester vingt minutes, je me relevais et j'allais me remettre sur la plate-forme, indifférent à la poussière, à la fumée de la locomotive, bientôt même indifférent à la fatigue et à l'ennui. Que m'importait ! La terre était désormais partout la même pour moi et ne m'offrait plus nulle part qu'un tombeau. Ah ! je ne les oublierai pas ces heures horribles ; elles sont dans ma mémoire comme un tison ardent qui brûle toujours

et ne se consumera jamais ; j'ai amassé là ce qu'une âme humaine peut contenir de fiel et de révolte contre un sort inexorable ; j'ai été torturé lentement, seconde par seconde, minute par minute, jusqu'à ce que ces secondes et ces minutes fissent des jours et des nuits entières ; j'ai compté chaque battement de mon cœur, et cela a duré toute une semaine ; la souffrance ne se mesure pas au temps, mais à la violence ; une semaine comme celle-là, c'est un siècle d'enfer.

Je ne sais ce que sont devenus les milliers et les millions de buffles qui parcouraient autrefois les plaines comme des ouragans de cornes et de pattes, toujours est-il qu'aujourd'hui on ne peut plus en voir un seul ; ils se sont réfugiés vers le nord-ouest, en attendant que le chemin de fer du Pacifique Canadien les en chasse à son tour, et alors aura disparu peut-être à jamais cette race étrange de bêtes à cornes, et avec elle la dernière tribu d'Indiens guerriers. Quant au grand chemin du Pacifique Américain, sur lequel nous avons en Canada des notions si restreintes et même si fausses, il est temps sans doute que j'en dise quelque chose.

*

* *

Et d'abord, qu'on dépouille son esprit de toute idée poétique, qu'on s'arrache à la fascination et au prestige de la distance, et qu'on se prépare à voir en face la plus âpre nature comme aussi les populations les plus dures d'aspect, de formes et de langage. Quand on a dépassé Chicago de soixante à quatre-vingts lieues, il faut absolument mettre de côté le vieil homme, oublier tout ce qu'on a été, ce que l'éducation, les relations, les habitudes et les préjugés vous ont fait. Il faut oublier qu'il y a de par le monde, dans des pays antiques et fort vénérables en vérité, des différences entre les hommes, des distinctions sociales, des classes étagées que l'on numérote, première, deuxième, troisième, jusqu'à ce qu'on arrive au bas peuple qui, lui, n'a pas de numéro, qui est simplement la multitude, chose trop vaste pour qu'on lui mette une étiquette ; il faut oublier d'avoir des manières ou plutôt des façons, sortes de câlineries toutes d'apparence

qui, chez les peuples policés, remplacent souvent l'honnêteté, la franchise et la véritable politesse. Il faut oublier de faire ses excuses à chaque instant, d'avoir toujours son chapeau à la main, d'être arrogant ou dédaigneux envers quiconque ne paie pas de mine ; dans l'Ouest il n'y a ni société, ni manières, ni ce qu'on appelle communément l'éducation, et qui n'est souvent qu'une perversion déplorable du sens droit et de la pente naturelle. Les hommes y sont ce qu'ils sont, non ce qu'ils ont été ou ce qu'ils pourraient être soit par leur famille, soit par leurs relations, soit par leur degré de culture ou des avantages tout d'extérieur et de surface qui ont tant de prix là où la forme est un culte : quiconque s'occupe et vit par lui-même est un gentleman ; le nègre qui fait votre lit dans le Pulman Car et qui frotte vos chaussures est un gentleman ; ne vous avisez pas de dire en parlant de lui : « that man » ; si vous apportez, quatre-vingts lieues plus loin que Chicago, le raffinement inutile, embarrassant et ridicule qu'on attache dans nos villes aux actes les plus insignifiants, on vous regardera comme un être fantastique. Mais d'un autre côté, soyez poli, obligeant et avenant envers tout le monde ; vous ne trouverez pas un homme dans l'Ouest qui ne vous rende service, s'il est en mesure de le faire, et il ne comprendra pas que vous l'en remerciez ; les hommes étant dans ces régions encore fraîches, absolument et essentiellement égaux, ils sont pénétrés de leurs devoirs les uns envers les autres et il n'y a pas d'obligés. Si l'on a confiance en vous, on vous donnera tous les moyens possibles de vous tirer d'affaires, on vous aidera, on vous poussera, sans songer si c'est du temps perdu ou si l'on oblige un ingrat ; le caractère essentiel de tous les actes de ces rudes habitants est d'être absolument naturel, dégagé de tout ce cortège de réflexions et de considérations avec lesquelles l'homme policé accompagne le plus petit service rendu. D'autre part, si l'on a quelque raison de se défier de vous, vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer une difficulté ; en affaires surtout, on sera d'une rigueur et d'une exigence féroces ; il vous faudra justifier des moindres détails, des moindres lacunes. Que voulez-

vous ? L'Ouest est un pays où l'on ne fait pour ainsi dire que passer, où les hommes sont nouveaux tous les jours, où chacun s'est fait soi-même, sans antécédents, sans liaisons, et où l'étranger, s'il prête le moins du monde au doute, ne peut être considéré que comme un aventurier de plus dans la patrie même des aventuriers. Si vous n'avez pas d'argent, et que vous vouliez faire un travail quelconque, on vous facilitera la voie ; mais, n'avoir pas d'argent et vouloir conserver un certain orgueil qui résiste à la nécessité, c'est ce qu'on ne comprend pas. En un mot, l'homme de ces régions, qui sont encore en grande partie des étendues désertes, parsemées çà et là de villages et de petites villes, est avant tout l'homme de la nature ; il en a toute la rudesse, toute la bonté et en même temps toute la sauvagerie ; pour lui, c'est le fait ; l'apparence n'est rien, pas plus que la forme et les manières ; il faut justifier de tout à ses yeux, à moins d'avoir de l'argent, qui est la première des justifications ; si ce dieu vous accompagne, on ne vous demande compte de rien et vous êtes un gentleman.

*

* *

Les états et territoires, situés dans le voisinage de la ligne transcontinentale, ne contenaient en 1860 qu'une population de cinq cent cinquante mille âmes, deux cent trente-deux milles de télégraphe et trente-deux milles de chemin de fer. En 1870, il y avait onze cent mille âmes, treize mille milles de télégraphe et quatre mille deux cents milles de chemin qui, avec les lignes adjacentes, représentaient le capital énorme de trois cent soixante-quatre millions de dollars. C'était, il y a quelques années à peine, le désert où mugissaient et ondulaient d'innombrables troupeaux de buffles, où les sauvages, cachés dans les gorges et les ravines, se précipitaient à l'improviste sur les groupes isolés d'émigrants et les massacraient sans pitié ; aujourd'hui, c'est la civilisation, triomphante et tranquille, qui s'avance dans la vaste solitude et la peuple à chaque pas en regardant fuir au loin devant elle tous les ennemis qui, jadis, en faisaient la terreur.

Il faut que cette fuite ait été rapide, car il n'y a plus trace aujourd'hui de ces terribles Indiens qui, tantôt guettaient les convois d'émigrants sur la route, tantôt mettaient à sac leurs villages naissants ; ils ont disparu ou plutôt fondu sans retour, et la vie des plaines n'offre plus rien de cet attrait formidable qui a si longtemps nourri l'imagination des romanciers. On peut voir encore les attelages primitifs des *settlers*, formés de grandes charrettes couvertes et de deux paires de bœufs, s'acheminer lentement dans les différentes routes qui rayonnent de chaque côté du chemin de fer jusqu'aux établissements les plus reculés, mais on ne voit plus d'Indiens que des misérables, dégoulinés, sordides, restes avilis de tribus guerrières, hommes et femmes, qui viennent eux-mêmes prendre le train ou mendier à l'approche des voyageurs. Ils n'ont pas conservé la plus légère teinte de cette poésie qui accompagne toujours la ruine, quelque lamentable quelle soit ; leur déchéance est hideuse et leur aspect repoussant ; ils sont tombés sans transition de l'état barbare dans l'abrutissement abject, et l'on se sent incapable de les plaindre en oubliant de suite ce qu'ils ont pu avoir autrefois de fierté et de liberté.

Quant aux buffles, ils ne sont plus aussi qu'à l'état de souvenir ; on ne trouve pas même de voyageurs qui se rappellent en avoir vus sur le parcours de la ligne. Quelquefois un troupeau de bêtes à cornes paissant en liberté s'avise de traverser la voie ; alors tout le monde regarde, le train ralentit et le sifflet de la locomotive fait rage afin de jeter quelque effroi dans les rangs de ces passants intempestifs, mais rien ne peut les émouvoir ni changer leur allure ; ils restent jusqu'à ce qu'on arrive sur eux, et alors lentement, un à un, ils défilent, comme s'ils avaient la conscience de narguer la supériorité humaine. Peut-être l'ont-ils... c'est encore curieux ; la bête à cornes ayant des dérisions, c'est assez fantasque et assez inattendu pour faire rêver ! Toujours est-il qu'il faut les attendre, et cela, pour cinq, dix, ou même quinze minutes, suivant leur bonne volonté : or, la bonne volonté d'un bœuf, c'est tout ce qu'il y a de plus

posé, de plus impassible, de plus méthodique. Que l'homme soit obligé de la subir, cela paraîtrait irritant ; mais les passagers du Pacifique sont reconnaissants de toutes les distractions, même de celles qui les retardent. Une centaine de bœufs, marchant l'un derrière l'autre, insensibles aux mugissements furibonds d'une locomotive, c'est un spectacle ! Et puis, on croit leur trouver un certain air sauvage ; il est impossible d'habiter ainsi la plaine immense en qualité de bœuf sans finir à la longue par avoir quelque chose de farouche, au moins dans le regard ...mais c'est une illusion ; la bête à cornes domestique ne se transforme pas, et c'est en vain que l'œil avide du voyageur cherche sur elle la bosse poilue du buffle qui lui donnerait tant de jouissances !

Quand le troupeau a fini de passer, c'est au tour du train qui reprend son allure, lente, aussi, oui, bien lente, car il semble que tout est calculé sur cette maudite route pour que le désespoir ait le temps de mûrir dans le sein des voyageurs. Le chemin de fer du Pacifique ne fait pas plus de dix-huit à vingt milles à l'heure, depuis Omaha jusqu'à Sacramento, en Californie, une distance de sept cent soixante lieues.

Il ne suffit pas d'être un chemin de fer pour aller vite, il faut être plusieurs chemins de fer, j'entends qu'il faut la concurrence qui est toujours un surcroît de vapeur et qui fait redoubler de vitesse. Le chemin de fer du Pacifique étant la seule ligne qui traverse le continent, il le fait comme bon lui semble ; le premier point est de ménager autant que possible la machine et les ressorts et les roues ; le second point est de rendre les passagers à destination. Qu'on mette pour cela trente à quarante heures de plus, c'est secondaire ; si le voyageur a un surcroît d'énervement et d'irritation, cela ne regarde pas la compagnie : on lui offrira comme consolation une ponctualité rigoureuse dans les heures d'arrivée et de départ.

En effet, sur cette interminable route, je ne me rappelle pas que le train ait été en retard de cinq minutes à aucun des nombreux endroits où il s'arrête. Ces endroits se

représentent à peu près tous les huit, dix ou douze milles ; ce sont en général de petits villages assis dans le sable sans un arbre, sans un ruisseau, et dont les trois quarts des maisons sont des *saloons*, expression adoucie pour *bars*, et l'autre quart des magasins de provisions, d'épiceries et de tous les objets de première nécessité ; ce sont autant de petits centres d'alimentation pour les *settlers* qui parcourent les plaines et pour les passagers de la ligne. Les Allemands forment la plus grande partie de la population de ces villages presque tous nouveaux ; les Canadiens n'y ont pas encore pénétré, c'est trop loin ; et, comme il est entendu que nos compatriotes qui ont émigré aux États-Unis ne demandent qu'à revenir en Canada, ils veulent rester à portée pour pouvoir répondre au premier appel du gouvernement.